



BANEL & ADAMA



FESTIVAL DE CANNES
COMPÉTITION
SÉLECTION OFFICIELLE 2023

BANEL & ADAMA

UN FILM DE RAMATA-TOULAYE SY

LE 30 AOÛT AU CINÉMA

DURÉE 1H27 • IMAGE 1.66 • SON 5.1

DISTRIBUTION

TANDEM

98, rue du Faubourg Poissonnière 75010 Paris

bonjour@tandemfilms.fr

www.tandemfilms.fr

RELATIONS PRESSE

LE PUBLIC SYSTÈME CINÉMA

Alexis Delage-Toriel & Pauline Vilbert

adelagetoriel@lepublicsystemecinema.fr

pvilbert@lepublicsystemecinema.fr



SYNOPSIS

Banel et Adama s'aiment. Ils vivent dans un village éloigné au Nord du Sénégal. Du monde, ils ne connaissent que ça, en dehors, rien n'existe. Mais l'amour absolu qui les unit va se heurter aux conventions de la communauté. Car là où ils vivent, il n'y a pas de place pour les passions, et encore moins pour le chaos.



ENTRETIEN AVEC RAMATA-TOULAYE SY

« Banel & Adama » est le fruit de votre travail de fin d'études à La Fémis. Racontez-nous sa genèse...

J'avais envie d'écrire une grande d'histoire d'amour tragique ; une histoire dans laquelle chacun pourrait se reconnaître. Et je voulais qu'elle se déroule au Sénégal, pays dont mes parents sont originaires. J'y voyais là un geste politique. Le mot est fort, j'en conviens, mais il me semble qu'il est approprié. À l'époque où je travaillais sur le scénario, j'ai eu la sensation que la plupart des films africains contemporains que je découvrais traitaient de la violence, de la guerre, de terrorisme, de pauvreté... tout cela sous une forme naturaliste. Le cinéma de genre avait du mal à trouver sa place : bien sûr, il y avait quelques propositions, mais très peu. C'est à partir de cette réflexion que mon envie d'un film universel, qui parlerait aux africains mais pas seulement, s'est imposée. Je suis passionnée par la littérature depuis mon enfance, et je rêvais d'une grande tragédie, mêlée à du réalisme magique, à de la poésie mais aussi aux codes du conte. Mon envie était d'inventer un personnage aussi mythique que Médée ou Phèdre. Bien sûr, l'Afrique possède énormément de figures de fiction connues mais aucune qui dépasse les frontières du continent. L'universalité est une notion capitale pour moi.

Pourquoi avoir attendu sept ans avant de passer à la réalisation ?

Il est vrai que j'ai pris mon temps, car en sortant de La Fémis, je ne me sentais pas assez mature pour passer à la réalisation, et puis je m'intéressais davantage à l'écriture de scénario. C'est pour cette raison que je me suis dirigée vers cette formation durant mes études à l'école. Après mon diplôme, j'ai cosigné deux scénarios qui m'ont permis d'apprendre énormément aux côtés des réalisateurs. Et c'est en 2020 que j'ai décidé de me lancer dans la réalisation avec mon court-métrage « Astel », que j'ai imaginé comme un galop d'essai avant de passer au long-métrage.

« Astel », multi-primé et déjà tourné au Sénégal, raconte l'histoire de l'émancipation d'une jeune fille. Banel, votre héroïne, semble, elle aussi, partager cette quête. Dès les premières images, on comprend que la passion qu'elle éprouve pour son mari Adama la pousse à aspirer à une vie indépendante, loin de leur communauté. Sauf que cette passion l'entraîne bien plus loin, vers une folie dévastatrice...

Le thème de la folie est capital dans le film. Au début, on voit Banel seulement comme une rebelle. Elle porte un t-shirt d'homme, elle a les cheveux courts, elle s'est affranchie du port du foulard. Mais dans cette première partie de l'histoire, on reste intentionnellement dans une narration assez classique où la femme marque sa volonté de se libérer des traditions. Or, très vite, le désir farouche et obstiné de Banel de vivre une vie différente prend le dessus et on comprend alors que le film ne traite pas de son émancipation – car pour moi, Banel est déjà libre. On découvre peu à peu sa personnalité sans vraiment mettre le doigt sur qui elle est véritablement. Ce sont des petits détails – cette façon qu'elle a de se moquer d'Adama qui croit à la légende des sirènes vengeresses, ce lance-pierre qui ne la quitte jamais, cette mouche qu'elle noie avec sa salive, et enfin cette confession qu'elle fait sur les hommes à Coudy avant de tuer un oiseau... – qui nous permettent de comprendre que Banel est à part. Tout au long du film, je voulais qu'on se demande : « Qui est vraiment cette femme étrange ? Une meurtrière ou bien une amoureuse ? Une femme sacrée ou une martyre ? ». J'évoquais Médée car pour moi, Banel est une sorte de Médée. Une femme passionnée qui tue par amour.

Pour souligner cette folie à l'œuvre, vous jouez énormément sur les lumières.

Exactement. Plus elle avance, plus son cœur s'assèche et plus l'image s'adapte à son état. C'est pourquoi, avec Amine Berrada, le chef-opérateur du film avec qui j'avais déjà collaboré sur mon court-métrage, nous avons travaillé dans la première partie du film à une lumière chaude, presque onirique, qui magnifie des paysages très colorés. Puis, peu à peu, l'image est grignotée par l'écrasement des êtres sous le poids des conventions. Une décoloration de l'image – et des costumes – , à peine perceptible d'une scène à l'autre, se produit, et ce n'est qu'à la fin du film que l'on s'aperçoit de cette perte de couleurs et de la blancheur éblouissante de la lumière. Le même phénomène se produit d'ailleurs avec le son. Dans la deuxième partie, on n'entend plus les feuilles bouger dans les arbres, les oiseaux chanter, les animaux crier... Tout est silencieux. Tout est mort.



Par amour pour Banel, Adama refuse de devenir chef du village, une charge qui lui incombe de par la tradition. Sauf que le chaos qui s'abat sur sa communauté finit par le pousser à se sacrifier.

Au début, on pense qu'Adama est libre, qu'il est très amoureux de Banel... Mais peu à peu, on réalise que face à l'adversité et écartelé entre Banel et la communauté, il redevient « comme tous les autres hommes » que Banel décrit sous l'arbre. Pour moi, le spectateur peut sentir très tôt dans l'intrigue que cet amour est voué à l'échec car les actions et paroles d'Adama sont à l'opposé de celles de Banel. Ils n'ont pas du tout la même philosophie face à la vie et sont en pleine dualité : « *Les autres, on s'en fiche* », lui dit Banel. Pas lui. Elle tue, il sauve - les oiseaux, les gens. Elle ne pense qu'à leur amour, à leurs maisons ; il pense à sa communauté qui se meurt. Banel peut paraître égoïste, comme Médée, mais pour moi, elle a des raisons de l'être parce qu'elle est une femme et que c'est dur d'en être une. Elle se bat pour sa survie. Son existence.

Son seul plaisir est d'être avec Adama. Banel refuse de faire la lessive avec les autres femmes, rechigne à aller travailler aux champs avec elles et, surtout, elle ne veut pas d'enfant.

Ne pas avoir d'enfant est une chose inaudible dans ces sociétés, et cela me paraissait intéressant de montrer une femme tellement consumée par la passion qu'elle ne souhaite pas devenir mère. Elle n'a besoin de rien ni de personne. Sauf d'Adama. En préparant le film, j'ai fini par me demander si Banel aimait vraiment Adama. Elle éprouve de l'amour pour lui, bien sûr, mais c'est une femme intelligente qui sait que dans la communauté à laquelle elle appartient, on ne peut rien faire sans un homme. Elle a besoin de lui pour arriver à ses fins. Cette nouvelle dualité chez elle m'a plu.

Parlez-nous de ces maisons ensevelies sous le sable situées hors du village et que la communauté considère maléfiques. C'est là où Banel projette de s'installer avec Adama ; la seule promesse de lointain...

Il y a une phrase, dans le synopsis, que j'aime particulièrement : « *En dehors (du village), rien n'existe* ». Je savais que je ne voulais pas que Banel et Adama, ou les autres membres du village, cherchent à émigrer vers la ville ou l'Europe. Je voulais montrer des personnages qui sont heureux là où ils vivent. Il fallait absolument éviter de se perdre dans le social. Pourtant, je sentais que je devais trouver un objectif difficile à atteindre pour ce couple. Le Fouta-Toro est entouré d'une contrée sablonneuse, et j'ai donc inventé ces maisons que Banel et Adama s'emploient à désensabler au prix d'efforts surhumains, à la pelle d'abord, puis avec les mains. Avec ces maisons, on sort de la tragédie et on entre dans le conte.

Des mouvements accompagnés par la catastrophe qui s'abat sur la communauté : la sécheresse, le troupeau décimé, bientôt tous les animaux, puis les gens du village...

Soudain, c'est comme si les sept plaies d'Égypte s'abattaient sur eux. La passion de Banel et Adama en est évidemment la cause. Mais cette sécheresse et ses conséquences dramatiques étaient aussi pour moi l'occasion d'évoquer indirectement le changement climatique, le manque d'eau - de plus en plus terrible en Afrique et dans le monde entier.

Il y a, dans le film, des scènes magnifiques - celle, onirique, du pêcheur ami des sirènes ; cette autre, en plan large, où l'on voit Banel et Adama creuser pour faire apparaître le toit d'une maison ensablée, celle encore où Banel brûle les lézards qu'elle a tués, ces plans sous cet arbre centenaire... - comme si chacune était traitée comme un véritable tableau.

J'ai grandi avec les films populaires et les blockbusters et pour moi, le cinéma est synonyme de « spectaculaire ». Après, chacun sa définition du spectacle... Pour ma part, j'aime composer mes plans comme des tableaux. D'ailleurs, on demande souvent leurs références aux cinéastes, et les miennes sont principalement littéraires et picturales - Toni Morrison, dont j'adore le réalisme magique, Racine et la tragédie, Maya Angelou et la poésie, mais aussi Van Gogh, Edvard Munch, Kerry James Marshall, Amoako Bofo en peinture. Les histoires de griots que me racontait ma mère durant mon enfance m'inspirent aussi. C'est un patchwork de qui je suis : une fille à la double nationalité française et sénégalaise, qui est née et a grandi en France, mais qui a été éduquée dans la culture sénégalaise. J'essaie d'organiser ce clash des genres de manière cohérente.



Que symbolisent ces trois images du soleil qui rythment la narration et lui donnent un caractère presque incandescent ?

Nous les avons imaginées avec Vincent Tricon, le monteur, durant le montage du film. Pour moi, Banel, c'est la fille du soleil, c'est le feu sacré. C'est un être tombé du ciel et qui s'est retrouvé par hasard dans ce petit village. Banel brûle constamment, de tout son être, car elle n'a pas sa place sur la terre. Ces soleils, au-delà du fait qu'ils permettaient un chapitrage (voulu), peuvent être perçus différemment selon les spectateurs. Moi, je me dis que c'est là que Banel atterrit lorsqu'elle meurt et qu'elle est enfin libre, enfin chez elle.

Khady Mane, qui joue Banel, et Mamadou Diallo, qui joue Adama, sont, comme tous les autres acteurs du film, des non-professionnels. Comment les avez-vous trouvés et préparés ?

Le processus de casting, que nous avons entamé cinq mois avant le début du tournage, a été long et complexe. Il s'est déroulé dans la région de Podor (au nord-ouest du Sénégal) et Iman Djionne, la directrice du casting, s'est concentrée sur les grandes villes de la région, mais aussi les villages qui les entourent. Iman demandait aux candidats d'improviser à partir du script. Le personnage qui a été le plus difficile à trouver est celui de Banel. J'ai repéré Khady par hasard, dans la rue, un mois environ avant le début du tournage. Je discutais avec des jeunes filles, et nos regards se sont croisés. Le sien m'a tout de suite interpellée car malgré sa timidité naturelle, j'ai vu dans ce regard un mystère, une petite lueur de folie.

Avez-vous fait un travail particulier avec Khady et Mamadou en amont ?

J'ai montré deux films à Khady – « Camille Claudel », de Bruno Nuytten, et « L'Histoire d'Adèle H », de François Truffaut. À travers ces deux personnages d'amoureuses passionnées qui vont vers la folie, je voulais qu'elle comprenne ce que j'attendais d'elle. Mamadou, qui est plus jeune, était plus impulsif. Mon travail a surtout consisté à le canaliser. J'ai également tout fait pour que Khady et Mamadou soient ensemble le plus souvent possible. Comme nous avons trouvé Khady assez tardivement, je craignais qu'ils ne parviennent pas à se lier facilement. Mais, par chance, ils sont devenus proches très vite. Je pense que cela se voit à l'écran. Aujourd'hui, ils sont très amis.

Vous avez tourné « Banel & Adama » en langue peule dans le Fouta-Toro. Un hommage à vos origines ?

Lorsque j'écrivais « Banel & Adama », j'ai effectivement pensé au village dont mes parents sont originaires et où j'allais souvent passer des vacances. Ce qui m'intéressait dans cette culture peule, c'était son peuple, à la physionomie particulière et aux principes connus : ils expriment leurs émotions par les regards, les silences. C'est un peuple qui est connu pour être digne, mais surtout très fier. Ce qui m'intéressait le plus, c'était de confronter un personnage tel que Banel, qui est passionnée et expressive, à une telle communauté. Et puis, esthétiquement, je trouvais beau de faire un film assez silencieux où les dialogues passaient plus par le corps et les regards que par la parole.

Un mot sur la musique...

C'est Bachar Mar-Khalifé qui l'a composée. Comme pour l'image et le montage, le mot d'ordre de la musique était : « *On suit le parcours émotionnel de Banel* ». Dès notre première rencontre, Bachar avait déjà plusieurs idées de notes et d'instruments qui pourraient convenir à la folie de Banel. Tout de suite, je lui ai fait part de mon souhait de m'éloigner d'une musique naturaliste. Je souhaitais une composition riche, laquelle accompagnerait la tension dramatique du film et ses dérèglements, et qu'aux sonorités très épurées du Fouta s'ajoute une partition musicale précise. Je voulais établir des liens entre les différents genres musicaux (classique, électrique, jazz) pour créer un style nouveau. En termes d'émotions, la musique devait déployer un lyrisme bien particulier, mais aussi une énergie, une nervosité et une violence qui incarnent, pour moi, le personnage de Banel.



À trente-six ans, vous êtes une figure de proue de la jeune génération africaine. Comment vivez-vous cela ?

Je suis heureuse et surtout fière de faire partie de cette jeune génération de cinéastes africains. Surtout que ces dernières années, les récits évoluent : Mati Diop (avec « Atlantique ») et Jean-Luc Herbulot (avec « Saloum ») ont commencé à faire bouger les choses en jouant avec les codes du cinéma de genre. Le cinéma, et l'art en général, prend de plus en plus de place au Sénégal et en Afrique. Et c'est une évolution extrêmement enthousiasmante pour le continent car il y a encore beaucoup d'histoires à raconter, beaucoup de formes et de genres à explorer, et surtout : beaucoup d'œuvres à créer.



LISTE ARTISTIQUE

Banel **KHADY MANE**

Adama **MAMADOU DIALLO**

La mère **BINTA RACINE SY**

Racine **MOUSSA SOW**

Coudy **NDIABEL DIALLO**

Abou Dia **OUMAR SAMBA DIA**

Malik **AMADOU NDIAYE**

Oncle un **AMADOU HADY SALL**

Oncle deux **CHÉRIF DIALLO**

Djibril **NIMA BA**

Omar **AMADOU KANE SYLLA**

LISTE TECHNIQUE

Réalisation	RAMATA-TOULAYE SY	Une production	LA CHAUVE-SOURIS TAKE SHELTER
Scénario	RAMATA-TOULAYE SY	En coproduction avec	ASTOU FILMS ASTOU PRODUCTION DS PRODUCTIONS CANAL+ INTERNATIONAL ARTE FRANCE CINÉMA
Produit par	ÉRIC NÉVÉ MARGAUX JUVÉNAL MAUD LECLAIR NÉVÉ	Avec la contribution financière de	L'UNION EUROPÉENNE
Coproduit par	SOULEYMANE KÉBÉ OUMAR GABAR SY ANDREY SAMOUTÉ DIARRA	Et le concours du	GRUPE DES ÉTATS ACP
Direction de production	ASSANE DIAGNE	Avec le soutien de	CANAL+
Image	AMINE BERRADA	Avec le soutien du	CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE FONDS JEUNE CRÉATION FRANCOPHONE FONDS IMAGE DE LA FRANCOPHONIE FONDS DE PROMOTION DE L'INDUSTRIE CINÉMATOGRAPHIQUE ET AUDIOVISUELLE DU SÉNÉGAL (FOPICA) DOHA FILM INSTITUTE
Son	BENJAMIN SILVESTRE OLIVIER VOISIN JEAN-PIERRE LAFORCE	Avec la participation de	ARTE FRANCE TV5MONDE
Décors	OUMAR SALL	Avec la participation de	CINÉ+
Costumes	MARIAM DIOP	En association avec	CINÉMAGE 17
Direction artistique	RAFAEL MATHIAS MONTEIRO	Distribution Afrique	PATHÉ BC AFRIQUE
1er assistant réalisatrice	FABACARY ASSYMBY COLY	Ventes internationales	BEST FRIEND FOREVER
Scripte	ANGÈLE PIGNON	Distribution France	TANDEM
Casting	IMAN DJIONNE		
Direction de post-production	CHRISTINA CRASSARIS SIDONIE WASERMAN		
Montage	VINCENT TRICON		
Musique originale	BACHAR MAR-KHALIFÉ		



TANDEM™